09 2002

Guérilla de communication - Transversalité dans la vie de tous les jours ?

autonome a.f.r.i.k.a. gruppe

Traduit par Francisco Padilla

Il y a quelques années nous avons inventé l'expression " guérilla de communication " pour désigner un certain nombre des formes de praxis politique - des formes de praxis qui traversent les vieilles frontières entre l'action politique et le monde de tous les jours, entre la colère subjective et l'action politique rationnelle, l'art et la politique, le désir et le travail, la théorie et la pratique. Le terme ne dénote donc pas une organisation du type de Globalize Resistance, ni un réseau politique comme Attac, ni une des formations plus complexes, rhizomatiques et constamment recomposées du mouvement de contestation global, tels que le People's Global Action [www.agp.org] ou le réseau européen noborder [www.noborder.org]. Les brigades imaginaires de la guérilla de communication ne sont pas nécessairement reliées entre elles. Ce qui les réunit est un style spécifique d'action politique qui se nourrit d'un regard vigilant sur les paradoxes et absurdités du pouvoir, en faisant de ceux-ci le point de départ des interventions

politiques par le biais du jeu avec les représentations et les identités, avec la distanciation et la sur-identification.

Lorsqu'il est apparu durant les années quatre-vingt dix, le concept de " guérilla des communications " était, non pas la moindre des choses, une réponse à l'épuisement de l'activisme de gauche traditionnel après la chute du mur de Berlin. La recherche de nouvelles formes de praxis a menée (au moins ponctuellement) à une praxis nouvelle et transversale, au-delà du " vieux " activisme - cela même si le point de départ de cette recherche avait été l'expérience d'une défaite aiguë de la gauche. Aujourd'hui, en suivant la montée et peut-être déjà le déclin d'un nouveau mouvement global, la situation est différente et la question se pose de savoir dans quelle mesure ce concept des années quatre-vingt dix est encore utile. Le nouvel activisme est devenu plus globalisé et relié, et il a surtout développé une nouvelle dynamique par-delà les frontières politiques et nationales. En même temps pourtant, cet activisme manifeste plusieurs caractéristiques du vieux activisme politique, non seulement dans la version néo-communiste de SWP (Socialist Workers Party) ou de Globalize Resistance. Malgré toute la rhétorique, l'activisme tient souvent une position qui est étrangement séparée de la vie quotidienne des gens, même celle de ses propres protagonistes. Le futur de cet activisme global dépendra de la mesure dans laquelle il réussira à être capable d'agir au niveau local, le niveau de la vie de tous les jours, tout en continuant en même temps à développer son caractère transversal et transfrontalier. La frontière la plus importante devant être traversée est la frontière qui constitue l'image que l'activiste a de lui-même dans sa séparation du " restant " de la société. Nous pensons que la praxis de la guérilla de communication peut contribuer à la traversée de ce type de frontières. C'est là que réside notre motivation pour discuter dans le texte qui suit des expériences

faites avec cette praxis le long de lignes de fuite qui y sont inscrites, le long des franchissements transfrontalières à travers lesquelles elle se constitue.

L'art et la politique

Un site web [www.gatt.org] qui met de la tête sur les pieds l'auto-représentation de l'Organisation Mondiale du Commerce : un assistant de conférences distrait introduit les mots OMC dans un moteur de recherche - cela suffit pour qu'un représentant du Yes Men peut se présenter comme représentant de l'OMC lors d'un congrès de droit international [www.theyesmen.org], transformant la conférence en une grosse farce. Nous rencontrons les mêmes Yes Men peu après les manifestations à Prague, déguisé comme le " Capitaine Euro " lors d'une manifestation contre la répression et les arrestations en face du consulat tchèque, mais également lors du festival Ars Electronica à Linz, ainsi que lors des événements artistiques à Barcelone, Vienne ou Londres - s'agit-il d'une fin artistique en elle-même ou d'action politique ? La campagne contre la ligne aérienne d'expulsions Lufthansa [www.deportation-alliance.com] commence avec une exposition de posters qui reprend la présentation que la ligne aérienne fait d'elle-même en reliant celle-ci avec le thème des expulsions. Cette exposition fait le tour à travers des institutions d'art allemandes pendant qu'en même temps, l'entreprise attaquait la version Internet des mêmes images avec des menaces légales furieuses. Là aussi, le maniement de la frontière entre l'art et la politique est sans préventions. Ce n'est pas tant la question de savoir auquel des deux champs le projet devrait être attribué qui est intéressante, mais plutôt la question : Cela marche-t-il ? Comment parvient-on à se jouer d'une institution ou une personne en apparence surpuissante et à

forcer celles-ci, si possible, temporairement à prendre une position défensive ?

La guérilla de communication diffère des formes traditionnelles d'action politique dans la mesure où elle permet d'exploiter de manière consciente la densité de signification des images et des narrations. Nous sommes fatigués des services de sécurité privés et de l'omniprésente obligation d'acheter, de la suppression de bancs publics qui force les passants à aller dans des bars à capuccino ou simplement à bouger. Nous avons connaissance de la privatisation des nos propres villes, la disparition de l'espace public. Mais comment est-il possible d'intervenir contre l'automatisme apparent de ces processus ? - Avec un événement informatif ? Par le biais d'une manifestation ? Par le blocage d'une zone piétonnière ? Ou bien, comment cela pourrait-il se passer s'il y avait soudainement un obstacle, une rupture dans l'activité d'une zone piétonnière ? Non pas du théâtre de rue coloré ou un projet d'exposition donnant des informations sur les limitations et l'étroitesse de l'espace urbain privatisé, mais plutôt quelque chose d'autre qui permettrait de percevoir et de faire l'expérience de cette étroitesse, un dispositif d'essai par lequel les usagers de la rue commerciale se verraient assigner, de manière exagérée, leurs rôles effectifs ?

Les images : une zone piétonnière - des magasins de lifestyle, des cafés, des courses, des musiciens de rue et des glandeurs qui se trouvent discrètement renvoyés de la place, des stands de publicité, des gardes habillés en noir aux portails des nobles galeries marchandes... des sites de construction... des barrières rouges et blanches dans le flux de la foule qui flâne... Une large zone carrée au milieu d'une place dans la ville est bloquée par des rubans blancs et rouges, cette zone est entourée de gardes de sécurité avec des jeans noirs et des t-shirts blancs. Des employés amicaux utilisant le logo de la compagnie s'adressent aux passants, le même logo se

trouve à nouveau à une table d'information. Des feuilles y sont distribuées avec un questionnaire concernant l'usage de la zone piétonnière : Avec quelle fréquence venez-vous en ville ? Combien comptez vous dépenser aujourd'hui ? Quelle méthode de paiement préférez-vous ? Les questionnaires sont utilisés pour déterminer qui a la permission de traverser la zone. Le récit : " Nous menons cette enquête pour la compagnie Bienle, qui envisage l'achat de l'ensemble de la place du château. Nous sommes en train de mettre en place ce dispositif d'essai afin de déterminer le profil de l'usager de la zone à acheter en termes de profitabilité. " [1] Ce qui est important est que la photo soit correcte. La barricade est exécutée avec précision, le langage corporel des gardes de sécurité respire la détermination. Les employés de la compagnie opèrent mielleusement et de manière amicale, mais fermement, l'identité de la firme est toute entière et professionnellement stylisée, en allant du logo de la compagnie jusqu'à la ténue des " employés ". Les activistes adaptent le langage du pouvoir, la sur-identification plausible est mise sur pied par le biais d'une observation précise et réfléchie, en ayant l'œil pour les détails esthétiques et le maniement professionnel des matériaux.

Cette action a été exécutée par le groupe d'artistes politiquement actifs 01, mais elle n'a pas été désignée comme une action d'art - sauf pour quelques membres irrités des forces de la police qui n'avaient apparemment pas été informés à temps par la " Compagnie Bienzle ". Le label artistique était dès lors employé d'une manière purement instrumentale, comme un camouflage et comme un bouclier protecteur. Pour les passants l'action a été une réalité irritante donnant lieu à une expérience subjective de la réalité des processus de privatisation de leur ville, ce qui les a forcé davantage à prendre position que ce qui aurait résulté des informations ou d'un acte de protestation. Il est également

imaginable qu'un projet comme celui-ci aurait pu être mené dans le cadre d'un festival d'art - ici, pourtant, le cadre prédominant d'interprétation des observateurs extérieurs n'aurait pas été celui de la " privatisation " ou de " l'empiètement dans la liberté de mouvements ", mais plutôt celui de " l'art " : le même projet, mené à l'intérieur des bornes d'un espace d'art, produirait une anodine critique de la société et non pas de la guérilla de communication. Il est également imaginable qu'un projet comme celui-ci pourrait être exposé dans un musée - l'avidité actuelle du business de l'art d'établir des contacts avec des acteurs " authentiques " rend cela possible. [2] Les Yes Men ont ultérieurement exposé leurs apparitions en tant que " Capitaine Euro " dans une installation vidéo au worldinformation.org à Vienne [www.theyesmen.org]. Au même événement, un dispositif technique de contrôle de l'iris régulait le tourniquet de l'entrée. Ici, la critique des possibilités de surveillance de la société du contrôle prend la forme d'un enfantillage technique, approprié au site de sa présentation : le Musée Technique. Le potentiel d'une action dépend du contexte, celui-ci détermine quels codes une audience a l'habitude d'utiliser pour la déchiffrer.

La guérilla de communication poursuit une finalité politique. Elle tente de critiquer les règles de la normalité en créant des irritations et des ambiguïtés, permettant ainsi des nouveaux modes de lecture des images et des signes familiaux. La critique des structures naturalisées de pouvoir requière d'abord de rendre ces structures visibles - et elles deviennent visibles là où le fonctionnement en douceur des systèmes de signes et des mécanismes d'interprétation commence à être coincés. Ceci est difficilement possible, cependant, dans le cadre de l'affairement d'art : le cadre général d'interprétation de " l'art " a l'effet d'une sorte de lubrifiant qui permet au spectateur d'avaler facilement même la provocation la

plus crue. La diffamation radicale de la scène établie a, par exemple, depuis longtemps été légitimée et dès lors désamorcée comme un modus de l'avant-garde artistique. Mettre en désordre des images et des signes par la mobilisation des techniques artistiques ne devient excitant que là où l'on laisse derrière le cadre intégrant de l'art.

" N'est-il pas mieux de défigurer les signes plutôt que de les détruire ? " demanda une fois Roland Barthes. La scène militante de gauche travaille dur, elle aussi, au niveau des signes, leurs actions sont également symboliques - mais il s'agit ici de la gestuelle d'une attaque militante, de la destruction de signes : l'envoi de briques sur les vitrines des banques, l'obligatoire salissement d'une filiale de McDonald's, la bataille avec des robocops. La signification de cette praxis des signes avec sa mise en scène de la bataille, des révoltes, des tumultes ne devrait pas être sous-estimée. Il n'est pas sans raison que la révolte à Seattle fonctionne comme un signe qui de manière simultanée symbolise et catalyse l'émergence d'un nouveau mouvement global. La façon dont les médias ont traité cette révolte a catapulté aux yeux du public l'image d'une résistance militante contre l'absence abstraite d'alternatives à l'économie capitaliste. Cette image - une machine de guerre opposée à la machine de guerre abstraite du capital global - a eu un impact mobilisateur aigu. En même temps, pourtant, la résistance militante est toujours déjà intégrée dans la mythologie de la démocratie parlementaire occidentale. Dans les médias bourgeois, ces images se réduisent à une illustration des principes démocratiques de base : les responsables des combats de rue sont une poignée de méchants hooligans, qui instrumentalisent la manifestation pacifique et colorée pour leurs propres fins. Le " Black Block " ne respecte pas les règles basiques de la protestation non violente, la reconnaissance de la propriété privée, les règles démocratiques du jeu, et doit donc être remis à sa place à l'aide

d'une présence policière massive. Cette figure d'argumentation légitime non seulement la manifestation violente du pouvoir d'Etat, mais également le droit des managers de la globalisation à continuer à prendre leurs décisions à 'huis clos.

Cependant, l'exemple des protestations globales peut également être utilisé pour montrer l'efficacité de la défiguration tactique des signes. Lors des protestations contre le meeting de la Banque mondiale à Prague en septembre 2000, les fées déhanchées du " Pink Block " sont non seulement parvenues à pénétrer dans le symbolique " cœur de la bête " (le centre de conférences du meeting de la Banque Mondiale) - chose que ni les Tute Bianche dans leurs combinaisons protégées, ni les combattants en noir du Black Block n'avaient réussi à faire. De plus, ils ont aussi crée des images qui menèrent l'icône du combattant de rue jettant des pierres contre la police jusqu'à un point d'absurdité - le combattant est ici une combattante en rose, une danseuse de samba. Une année plus tard à Gênes, il s'agissait de martiens, d'ovnis, de soldats ON-U de la VolxTheaterKarawane, des filles en bikini, des hommes Michelin, et d'autres qui ont défiguré et distancié l'image fermement figée de ce à quoi une manifestation est censée ressembler et comment elle est censée agir.

Nous avons le sentiment que l'image de soi de nombreux activistes militants porte le danger consistant à se penser soi-même comme étant séparé du reste de la société : une sous-culture activiste émerge ainsi, avec ses propres signes, ses propres valeurs et ses propres critères de légitimation. La résistance dérive sa légitimité de l'authenticité de l'usage de son propre corps, de l'intensité de son engagement. Des lamentations concernant l'isolement du ghetto activiste se font entendre, mais en même temps, la " pureté " de son propre camp est anxieusement maintenue, la rhétorique de la confrontation et du millénarisme apocalyptique du

camp activiste sépare celui-ci de manière claire de la société majoritaire. Cette séparation trouve également une expression dans les discussions turbulentes concernant le contact avec les médias dominants ou bien, dans les tentatives laborieuses visant à établir un contact avec le voisinage des maisons squattées. Malgré la collaboration occasionnelle, on reste méfiant non seulement vis-à-vis du monde souvent narcissique de l'art, mais également des " geeks ", les cyberactivistes des années quatre-vingt dix, qui s'attroupent autour d'événements du type du congrès " next 5 minutes " à Amsterdam. Un traitement plus enjoué des signes, images et significations ainsi que l'admission de l'hybridité et de la complexité pourraient contribuer à briser partiellement ces démarcations. Dans un scénario optimiste, la rencontre paradoxale de deux champs sociaux marginaux, la scène artistique et l'activisme politique, pourrait donner lieu à l'émergence d'un activisme politique-artistique transversal qui dépasse les frontières et les limitations des scènes respectives.

En octobre 2000, le Musée d'Art Contemporain à Barcelone a mis en place une série d'ateliers consacrés au thème de " l'action directe comme l'un des beaux-arts ". Ces ateliers ont eu lieu durant une rencontre de deux semaines entre activistes [www.lasagencias.net]. Regardé d'abord avec méfiance par beaucoup d'activistes " vétérans ", cet événement a donné lieu à plusieurs projets politiques qui sont encore actifs à l'heure actuelle : ninguna es ilegal a organisé un border camp en 2001 dans l'extrême sud de l'Espagne [www.sindominio.net/ninguna], là où des milliers de réfugiés africains arrivent. Indymedia Barcelone [barcelona.indymedia.org] a été fondée et une coalition a été formée qui, en se servant de moyens graphiques et théâtraux, a pris part dans les protestations contre le meeting d'abord planifié et ensuite annulé de la Banque mondiale à Barcelone. Il ne s'agit pas

d'une coïncidence si les formes et techniques de la guérilla de communication sont souvent utilisées dans des projets qui s'ensuivent d'occasions comme celles-ci. Ces formes peuvent stimuler l'appropriation voluptueuse des méthodes artistiques dans le travail politique aussi bien que l'emploi politiquement efficace des potentiels artistiques.

L'environnement des protestations globales crée un espace social en-soi sous la forme d'une sous-culture activiste qui transgresse les frontières nationales et est constituée à travers la diversité de réseaux physiques et digitaux. Parfois, il semblerait que la mise en réseau en elle-même et la maîtrise de son outillage sont (encore) le résultat le plus important de ce mouvement. La " scène artistique " aussi fournit une pièce d'à côté dans cet espace social. Les gens se rencontrent à nouveau - non seulement lors de la prochaine protestation globale, mais également lors des biennales et des festivals de cinéma, tels que Documenta et Ars Electronica. L'interaction entre les scènes artistiques et politiques est encore ponctuelle, elle est établie par le biais de quelques hyperactivistes qui oscillent entre l'art et la politique. Une interaction plus forte, qui pourrait devenir le point de départ pour une praxis transversale plus large, doit encore être développée par le biais de projets concrets. L'intérêt actuel porté par la scène artistique " à la vie sociale réelle " peut fournir un élan pour ceci ; les possibilités de réussir dans le marché de l'art avec des pratiques de résistance joueront également un rôle. Il reste à voir s'il en sera davantage.

Activisme, Quotidienneté, Travail

L'image médiatique de l'activiste (d'habitude, le représenté est un " il "), aussi bien que sa propre image de soi réduisent l'activiste à la pratique de l'action. Il semblerait que ces personnes ne font rien

d'autre qu'occuper des buildings et organiser des manifestations - tout comme l'artiste aussi est du point de vue du public réduit à ses projets et produits. Cependant, les deux, l'artiste et l'activiste, sont normalement encore tout autre chose. Ils travaillent dans l'agriculture ou dans la construction, comme des travailleurs saisonniers, des collecteurs de fonds caritatifs professionnels, des travailleurs sociaux ou comme des employés à temps partiel dans des bureaux ou des call-centers ; ils enseignent dans des écoles de langues, des centres de formation des adultes ou des universités. Et ce qui n'est pas la moindre des choses, ils travaillent dans le champ des nouveaux médias - graphiques et conception du web, administration de réseaux, des spécialistes d'informatique. Ils bougent dans le monde du travail et de manière simultanée dans un monde activiste, qui possède son propre calendrier et son propre ordre temporel et spatial. Ceci n'est rien de nouveau (l'artiste Franz Kafka était également un employé administratif) ; ce qui est malgré tout neuf à nos yeux, c'est l'intégration progressive des savoirs, des modes de vie et des ressources de deux secteurs. A l'instar des certains métiers, où il est encore d'usage que l'on prenne les outils durant l'heure du midi pour satisfaire ses propres besoins productifs, des photocopieuses sont utilisées pour la production de flyers, du matériel d'information circule le long de la machine postale de la firme. De nombreux sites Indymedia sont largement alimentés à partir des lieux de travail. Par ailleurs, de nombreux travailleurs des médias possèdent leurs propres moyens de production à la maison, tels que des ordinateurs et des caméras vidéo. Ils peuvent ainsi utiliser ce matériel non seulement pour le travail, mais également pour des actions politiques. Et surtout, la connaissance du discours dominant et de l'esthétique prédominante glisse constamment d'une zone à l'autre, elle peut être utilisée autant pour la reproduction que pour la critique des rapports de pouvoir existants.

Ici, le traversée de frontières va dans les deux sens : la connaissance des arrangements des textes que des activistes acquièrent à travers la publication assistée par ordinateur des brochures truquées d'information sur la ville ou des en-têtes officiels est également utile pour les travaux de commande rémunérés. Inversement, ceux qui reproduisent jour après jour dans leur quotidien professionnel le design et les structures idéologiques du monde de la publicité sont en mesure de mettre, à l'aide d'un léger tour, les énoncés de l'esthétique publicitaire sens dessus dessous dans un faux réussi. La connaissance du " langage du pouvoir " requise dans la vie professionnelle peut être détournée en résistance et subversion à tout moment. Pour la guérilla de communication, cette connaissance est centrale. L'une des raisons pour lesquelles la campagne contre la ligne aérienne d'expulsions Lufthansa a eu autant de succès a été que la forme de l'auto-représentation professionnelle de la firme avait été parfaitement imitée, tandis que la signification avait été transformée en son contraire par le biais d'une exagération consistante - passant du " Nous vous y conduisons " vers le " Nous vous conduisons dehors " de la Deportation Class.

Pour la guérilla des communications, il ne suffit pas de connaître l'adversaire - l'enjeu consiste plutôt à maîtriser les formes et les signes mêmes qui constituent pour ainsi dire " le langage du pouvoir ". Les guérill@s des communication ne sont pas des espions ou des agents secrets dans le monde du travail ou dans le monde du consensus bourgeois. Dans leur vie quotidienne, ils en font souvent partie en acceptant les rôles de professeurs et de collègues, en prenant en charge des fonctions dans le système capitaliste. Or c'est précisément de cette manière que l'oscillation entre la critique radicale et le camouflage devient possible. Les journalistes destinataires et leurs lecteurs, des clients potentiels,

tous ceux qui sont confrontés au matériel publicitaire de la Deportation Class, sont automatiquement ramenés aux contradictions du système capitaliste et de son idéologie humaniste occidentale. Est-ce vraiment que la Deportation Class est une offre cynique des places bon marché sur des vols d'expulsions faite par la Lufthansa ? Ou bien s'agit-il d'une critique particulièrement réussie de ses pratiques d'expulsions ? Si les récepteurs se décident pour la première interprétation, ils sont alors confrontés à la question consistant à savoir si cela n'implique pas que l'on fasse de l'argent aux dépens de la dignité humaine ou bien s'il s'agit d'un instrument légitime de marketing. S'ils pénétrent la Deportation Class comme un faux, alors ils ne peuvent tout simplement pas rejeter cette campagne comme une calomnie absurde - la logique narrative est trop proche de l'idéologie réelle de Lufthansa. Sans égard de savoir quelle interprétation le destinataire choisira d'assumer, une fois que les questions sont posées, elles restent collées à la Lufthansa. De cette manière, la pratique de la pollution de l'image fissure ce qui est largement accepté et pris comme allant de soi dans le système capitaliste, ouvrant ainsi une vue non médiatisée des contradictions entre la réalité et la représentation.

La guérilla de communication ne doit pas avoir peur du contact : elle doit oser entrer complètement dans la logique du discours dominant détesté afin de la retourner de l'intérieur. Elle doit faire confiance à l'efficacité des signes et ne pas céder à la tentation d'offrir quand même une information explicative, en enlevant ainsi le masque. Lors des escapades guerrières du gouvernement SPD allemand, également supporté par les Verts, un poster a été mis en place montrant le soldat familier mourant (" Pourquoi ? ") [www.contrast.org/KG]. Une légère distanciation avait changé le " Pourquoi ? " en " Pourquoi pas ? " Les logos du SPD et des Verts dans le bas du poster suggéraient qu'il aurait pu s'agir d'une

publication de ces partis - malgré que le lecteur expérimenté comprenne aisément bien que les partis politiques en question n'auraient jamais affirmé le cynisme de leur politique de manière aussi ouverte. Par le choix et le montage des images, le poster disait clairement : le cynique " Pourquoi pas ? " est l'attitude de ces partis, qu'ils l'admettent ou non. Si l'on avait pourtant ajouté un texte de reproche, cette intervention aurait quitté l'espace de la guérilla de communication et serait devenue de la propagande/ agitation. Sa fonction aurait été celle d'une explication avec un facteur de sourire, plutôt que celle de l'irritation qui dans le meilleur de cas force à la réflexion.

Globalisation

Il n'y a pas de doute sur ceci : nous sommes en plein milieu de la globalisation, particulièrement en tant qu'activistes. Les compétences pratiquées lors des protestations des soi-disant anti-globalistes sont exactement les mêmes que chaque chef d'entreprise pourrait souhaiter pour ses employés : la capacité de travailler en équipe dans des projets limités dans le temps avec des collègues antérieurement inconnus. De la souplesse, des compétences culturelles, la connaissance de langues étrangères. Des hiérarchies plates, l'usage optimal de ressources limitées, la capacité d'improvisation. La maîtrise des outils de communication digitaux. De la vitesse, plein d'engagement. Transversalité ici également - reste à savoir dans quel but ?

S'il est vrai que nous nous trouvons en plein milieu d'une transition vers la société du contrôle, alors dans le futur il pourrait être encore plus important d'aiguiser et de mieux cibler notre potentiel subversif au niveau moléculaire. Dans l'Empire émergeant, il deviendra encore moins possible pour nous de diriger

notre désagrément aux différents gouvernements - le jeu avec les images et les représentations deviendra dans les parties reliées en réseau de la planète de plus en plus important, mais sans que cela implique pour autant une décroissance de l'importance d'actions véhémentes dans l'espace public. C'est une affaire de positionnement politique qui n'est pas limité à l'analyse théorique menée dans les termes de la sociologie et de la théorie culturelle, mais qui pense également en images et sait comment utiliser des systèmes de signes. De la colère et de l'énervement et le désir de fait un pied de nez au pouvoir mènent souvent avec plus d'efficacité que la réflexion rationnelle à reconnaître les ruptures et les contradictions dans le discours dominant. Cependant, la guérilla de communication n'en reste pas à un jeu de confusion auto-référentiel et temporaire - elle continue à relier celui-ci avec l'argumentation dans des médias bourgeois et dans ses propres médias, elle est connectée à une sphère contre-publique et se rapporte aux thèmes et aux sujets des mouvements sociaux. Dans les années récentes ces mouvements ont pris la direction des nouvelles technologies, allant du téléphone portable et de l'usage (et la contrefaçon) des sites web de plus en plus interactif jusqu'au streaming en direct.

Les technologies de l'information, des instruments utiles de la société de contrôle, peuvent être détournés de manière subversive, les activistes peuvent également faire usage des compétences qu'ils acquièrent dans leur travail payé pour d'autres propos. De manière inverse, les modes de travail qu'ils apprennent dans le monde de la scène peuvent également être utiles pour eux dans le monde de travail néolibéral et flexibilisé de tous les jours. Des projets limités dans le temps, des groupes de travail orientés vers de projets et de la flexibilité spatiale sont seulement deux exemples parmi d'autres. Tout particulièrement dans une formation sociale dans laquelle les

signes, le *branding* et les images prennent une importance croissante, non seulement dans le monde d'affaires, mais également pour les gouvernements et les structures multinationales telles que l'OMC et le G8, la guérilla de communication peut mener des attaques efficaces. Le monde de l'activisme n'est pas localisé en dehors du processus de globalisation, de la transition de l'âge des démocraties bourgeoises à quelque chose d'autre, quelque chose de non encore défini. Il fait partie intégrante de celui-ci - et c'est dans la connaissance intime de structures qui doivent être combattues, et dont la légitimité devrait du moins être questionnée, que réside son potentiel. Même si le prochain grand récit se fait attendre.

[1] Cf. S. Brünzels, Dos ejercicios tacticos para hacerse con el espacio publico, in : Modos de Hacer, éd. P. Blanco et al., Ediciones Universitad de Salamanca 2001

[2] Cependant, un projet artistique mené par " Chaqu'un est un expert " lors de la biennale de Turin en Italie a été mis à la porte suite à la critique ouverte de Berlusconi, cf. www.expertbase.net